

Louis Carmain
LES OFFRANDES



v1b éditeur

LES OFFRANDES

Louis Carmain

v1b éditeur
Une compagnie de Quebecor Media

1

Arbre

«Sous un bon arbre t'abritera une bonne ombre.»

Loterie mexicaine, carte 10, El árbol

Noix

Comment dire.

Les deux filles sont pendues dans le pacanier. L'arbre agonise et ressemble à un calmar à l'envers. Son ombre est veinée de jour. La cour, de toute évidence, est mal entretenue. On peut y suivre un chemin dallé qui mène à un banc de fer.

On s'assoit tranquillement. Quelques noix tachettent l'herbe. Un immeuble de quatre étages nous entoure. Il feutre les bruits de la ville – México. Il fait chaud.

— C'est à peu près mon cauchemar récurrent, expliquait Maude.

Elle le faisait depuis des semaines.

Disque de tropicália

Maude habitait un appartement situé sur l'avenue Molière, dans le quartier Polanco, en face du Antara Fashion Hall. Le centre commercial était fréquenté par des clientes aux finances de micro-États caribéens. Elles dévalisaient généralement les boutiques en buvant des jus verts, achetaient – pour pavaner leur générosité – un petit quelque chose pour la bonne. Maude les jugeait durement, sa pensée obscurcie par des jalousies nées d'un budget personnel restreint. Son appartement, d'ailleurs, reflétait certaines limitations pécuniaires : quatre pièces minuscules ; une salle de bain sans porte. Maude avait accroché dans le cadre de cette dernière un drapeau mexicain, pour l'intimité, mais rien aux fenêtres. Elle prétendait que leur saleté assurait un floutage suffisant.

Des posters disparates décoraient les murs. Une affiche de *Santo contre les femmes-louves*, par exemple, cachait trois carreaux de céramique fendus près du miroir de la salle de bain. Le lutteur tendait ses muscles au centre d'un cercle orange pendant que deux filles aux visages hirsutes montraient leurs crocs. Tous les visiteurs, urinant, jugeaient bon de commenter. Maude n'avait pas vu le film.

L'édifice était mal insonorisé. Des couples gueulaient ; leurs enfants braillaient. Les télévisions et les chasses d'eau conjuguèrent leur effort sonore pour empêcher toute relaxation. Maude mangeait, par exemple, un tamale dans sa cuisine et, entre deux bouchées, elle entendait un homme se racler la gorge. C'était le même chaque jour, à la même heure ; un serveur du Vips du coin qui marchait dans la rue et fumait trop de Delicados. Maude écoutait les pas, la toux. Il expectorait sur le trottoir. Elle terminait son café. Il était neuf heures.

Les urbanistes suggéraient périodiquement de raser ce château de cartes pour faire place à un parc artistico-ludique. D'autant plus que ses murs en ciment pulvérulent se fragilisaient au gré des tremblements de terre : le plancher d'un voisin, ou le plafond d'un autre, selon l'étage, avait cédé l'année précédente. Deux morts en tout cas : la femme du concierge et son amant, un étudiant en théâtre qui faisait, accessoirement, l'homme-sandwich pour un joaillier de la rue Palma Norte.



Ne meublaient le salon qu'un divan en skaï, une table en verre rescapée des Jeux de 68 et une bibliothèque bancale qui contenait surtout des biographies de sportifs. Celui qui farfouillait trouvait derrière Borg ou Senna un guide de Pippa Middleton sur le croquet, la

bande sonore du film *Drive* (parce que Ryan Gosling), l'album *Pies Descalzos* de Shakira et, sur la tablette du haut, *Pedro Páramo*.

Maude n'avait jamais vraiment commencé le Rulfo. Tout le monde adorait : elle évitait. C'était un réflexe. Même réaction devant l'eau de coco, les podcasts, le lagom et *Pet Sounds*. Maude ne s'intéressait qu'à ce qui n'intéressait personne.

Elle sauvait par exemple de l'oblitération un disque de tropicália pressé à cinquante exemplaires. Elle en montrait la pochette avec amusement : une Carioca noire vêtue d'un bikini canari jouait du güiro sous l'égide du Christ rédempteur qui, problème de perspective, semblait sortir de son afro. Elle le revendait après un mois sur eBay pour 50 pesos. Travail accompli : elle avait arraché l'œuvre à l'oubli. Elle se flattait même d'en être ainsi devenue – juste un peu, hein, comme une metteuse en scène – l'auteure.

Cette façon de se passionner pour le négligé protégeait en tout cas Maude de la banalité. Tous se souvenaient mieux d'elle que d'une autre. C'était la fille qui vous emmenait voir un obscur pink film japonais dans un grindhouse, vous parlait frénétiquement de Laura Gemser, ou de lichens, et insistait pour entamer une partie de patolli, jeu précolombien d'une complexité rébarbative.

Quand Maude tâchait, malgré ses inclinations, de lire un classique sanctionné par les siècles et les universitaires, elle finissait toujours par s'ennuyer. Anna

Karénine valsait, revalsait ; après, des traîneaux. Puis l'œil glissait bientôt sur les mots. Trop de noms en « itch ». Maude préférait vite s'amuser d'autre chose ; de sa mémoire, par exemple.

Elle revisitait ainsi divers épisodes de son enfance, qu'elle contemplait longtemps comme pour les améliorer – en vain. Ils restaient figés. Quelques heures passaient.

Le soir venu, Maude émergeait de ses déceptions. Elle sortait sur le balcon et buvait une Modelo en regardant généralement le smog. Elle essayait d'y trouver le soleil. Parfois, au fond, l'empreinte du soleil. Un souvenir de soleil.



La chambre à coucher était austère, presque aveugle. Sa fenêtre filiforme donnait sur une cour intérieure aussi serrée qu'un rectum. Ses murs nus étaient de couleur pistache et Maude refusait de repeindre. Une caisse d'avocats vide soutenait une lampe dont l'abat-jour cassé imprimait au plafond, le soir, des formes lumineuses indéterminées. Maude s'assoupissait souvent en les étudiant, sachant qu'elle se réveillerait un peu plus tard pour éteindre. La simple idée que la journée n'était pas finie tant que l'ampoule restait allumée la reconfortait, comme l'illusion de vieillir moins vite, et lui permettait de se laisser gagner plus sereinement par le sommeil. Ce dernier lui était toujours apparu trop

semblable à la mort pour qu'on puisse lui faire entièrement confiance.

La caisse d'avocats renfermait une boîte de mouchoirs ainsi qu'un jouet sexuel de plastique lisse, de couleur discrète, à la vibration modérée. Maude s'en était lassée comme des livres, l'utilisait à peine, et presque par obligation envers son investissement. Elle s'occupait autrement : des cahiers de notes, qu'elle remplissait quotidiennement, gisaient par terre, près d'un tas de vêtements sales qui semblait éternel comme peuvent l'être les neiges. Les jours de lavage échouaient à le supprimer : une petite culotte y subsistait, échappée ou « peut-être propre » ; une chaussette, ne serait-ce qu'une, tenait le fort.

Maude faisait cependant son lit chaque jour dès son lever. Elle craignait en effet – car comment prévoir les coups du sort ? – de quitter ce monde en ayant laissé derrière, dans le tumulte de draps retournés, des traces de son sommeil. Quelqu'un pourrait les lire comme les lignes d'une main. Inventer n'importe quoi. Déchiffrer ses rêves ou qualifier son réveil. Bref, reconstruire erronément une parcelle de sa vie. Un lit fait, croyait-elle, restait muet. Impossible de savoir si elle avait bien ou mal dormi, seule ou accompagnée. Il s'agissait de garder le mystère entier.

Maude théorisa ce caprice, un soir, assise au deuxième étage du bar La Bipo :

— Tout ce qui perdure après notre mort, c'est l'énigme de ce que nous avons été. Il faut survivre dans le questionnement des vivants.

Une averse tambourinait sur le toit de plastique translucide. Des insectes noyés le tachetaient de brun. Maude termina son mezcal, pesta contre la pluie, c'était toujours pareil quand elle sortait, puis, fatiguée, héla un taxi.

★

La plus petite pièce de l'appartement, une sorte de cagibi, était occupée par des cages d'animaux variées. Entre leurs grillages scintillaient des poils perdus et des plumes d'oiseaux dont les couleurs trahissaient l'exotisme. Quelques déjections parsemaient le sol. Une nappe souillée, entassée dans un coin, sentait l'urine. Le visiteur s'interrogeait invariablement : vous toilette, promenez, dressez, gardez ?

Empaillez ?

Maude précisait : elle enquêtait. Elle traquait les bêtes disparues ou volées dans le Tout-México et les restituait à leurs propriétaires. Elle citait d'emblée Ace Ventura, pour éviter la comparaison, avant d'ajouter : ce n'est pas exactement comme ça. La plupart du temps l'investigation se déroulait sans péripéties, quoique dans des bleds merdiques propices aux désagréments. Et les recherches étaient vite conclues. Suffisait, pour trouver les animaux des riches, de chercher dans les quartiers pauvres.

Se faire payer s'avérait plus pénible. Certains propriétaires se désintéressaient de leur possession pendant le déroulement de l'enquête. Maude racontait avoir un

jour mangé un pigeon albinos importé de Nantes que son maître avait répudié.

Les fins de mois étaient souvent difficiles.

Slinky

Maude Cantin Espejo, donc.

Tous les Mexicains massacraient son prénom : Maoudé. Et puis ce nom de famille étrangement hybride dont elle résumait rapidement l'origine : son père avait été Gaspésien, sa mère Yucateca. Ils étaient morts dans un accident de motoneige, près de Franquelin, sur la Côte-Nord. Le lac était profond ; un redoux en avait fragilisé la glace. Le ski-doo n'avait été retrouvé qu'au printemps, son guidon rongé par les truites.

Maude avait alors quitté Baie-Comeau pour s'installer à Cuernavaca, où un oncle offrait de l'héberger. Elle avait dix-huit ans et parlait l'espagnol avec un accent maya. Elle besogna fort pour le gommer, après le déménagement, en écoutant les intonations de sa cousine. Celle-ci avait ensuite émigré aux États-Unis, à Corpus Christi, où elle travaillait au musée-porte-avions USS Lexington. Elle avait plusieurs fois invité Maude à la rejoindre ; elle lui procurerait un emploi au guichet, ou comme guide dans les cales.

Maude avait plutôt choisi d'amasser un peu d'argent en souffrant chez un concessionnaire Mazda, puis fait des études à l'UNAM en criminologie. Elle avait

trouvé, pendant, un fiancé. Elle l'avait aimé sept ans avant qu'il ne devienne fou.

Le fiancé, spécialiste de Sor Juana Inés de la Cruz, avait tenté sans succès de dénicher un poste dans une université (la cote de la religieuse était en baisse ; celle de Montemayor explosait). Il travaillait à contrecœur dans une pharmacie-restaurant Sanborns où il plaçait des antisudorifiques sur des étagères. Conclusion : sa vie n'allait pas comme il pensait qu'elle irait, et les rêves qu'il entretenait mordicus ne l'aidaient pas à la supporter. Il aurait fallu les oublier. Il menaçait plutôt, et assez régulièrement, de se suicider, parfois en public, devant les mariachis de la Plaza Garibaldi.

Maude remit leur relation en question.

Il la tint bientôt responsable de son état : elle avait l'humeur changeante, chérissait des secrets, n'avait jamais pu faire le deuil de ses parents. Ne parlait-elle pas parfois de retourner à Cuernavaca ou, fatalement, au Québec ? Le froid, l'impossibilité pour lui de vivre dans le froid, la crainte de voir la femme de sa vie l'abandonner froidement, tout cela s'était mêlé à une consommation abusive d'alcool. Il avait essayé de se crever les yeux avec un bâtonnet de pogo, au Musée des enfants.

★

Maude n'avait donc plus de fiancé. Elle avait trente-deux ans. Elle était blonde dans un pays de brunes.

Cela n'est pas sans conséquence : les hommes la dévisageaient. À cause de son visage aussi, menton fuyant, taches de rousseur, peau liliale. Elle possédait des traits d'étrangère, autrement dit de fantôme.

On insistait beaucoup à cet égard sur la moirure inclassable de ses yeux bleus : remous sous la froideur, mer tropicale sous la glace – comment dire, l'œil bleu est un oxymore. Maude trouvait pourtant de quoi se plaindre : elle avait le nez busqué, un peu croche. Or celui-ci, sans qu'elle s'en doute, seyait parfaitement à son visage. Venant souligner la symétrie du reste, il en confirmait la beauté.

Elle fut violée une fois, à l'université, alors qu'elle traversait le jardin des sculptures, qui est à l'abandon. On la força contre un immense triangle en métal jaune rouillé aux angles. Son agresseur reparti, elle était demeurée assise dans le triangle pendant cinq bonnes minutes en fixant l'œuvre d'en face, une sorte de slinky carré géant.

La scène s'était presque reproduite une seconde fois, après sa collation des grades, pendant le cocktail dînatoire donné au Museo Universitario de Arte Contemporáneo. Un professeur (victimologie et pénologie) avait sans grande discrétion joué d'attouchements derrière une pelote de laine monumentale jusqu'à ce que Maude lui crache son champagne sur la braguette avant de crier : vous avez une fuite ! Convives et collègues s'étaient approchés. Il était vieux, c'était plausible. Il avait dû s'excuser pour gagner les toilettes. Maude

s'était ensuite efforcée d'éviter le corps professoral. Elle avait développé ce jour-là une aversion pour les arts textiles.

Quand on la questionnait là-dessus, sur son passé et sur ces deux mésaventures dont elle ne taisait rien, Maude disait que ç'aurait pu être pire. Que deux incidents à peine, c'était miraculeux. Qu'une meute en rut avait attaqué Zelia Schmuckler, l'ex de son ex, en plein marché d'artisanat, à San Ángel. Que le triangle, enfin, était un moindre mal ; une autre sculpture avait la forme d'une râpe à fromage – imaginez l'inconfort. Maude blaguait sur tout. Elle cachait ainsi son abattement, certes, mais espérait en outre qu'enveloppé du rire des autres, son mauvais souvenir se métamorphoserait, se purifierait, s'autodétruirait. Or rien jamais n'atténuait son éclat délétère de petit diamant noir.

Maude possédait, un peu pour cette raison, un pistolet. Aussi, disait-elle, parce que l'objet donne de la crédibilité. Elle avouait l'avoir brandi une fois dans une enquête de haut niveau. Le vol d'un serpent corail. Elle avait tiré dans le bras d'un trafiquant de reptiles manchot qui menaçait l'animal d'un canif tout en la sommant de reculer. L'ophidien fut blessé pendant l'altercation ; le propriétaire refusa de payer pour ce salopage. Le manchot perdit l'usage de son bras. Un fiasco à la suite duquel Maude cessa graduellement de porter l'arme.

Elle ne la prenait que pour visiter ses clients les plus radins. C'était pour eux comme si l'arme justifiait ses

tarifs. Sinon, pas besoin. Il suffisait de parler, de choisir les bons mots. Peu de mots. Se taire.

Le silence aide à convaincre, affirmait-elle.

Flocons

Poulpe est une animalerie spécialisée dans la vente de bestioles subaquatiques haut de gamme. Pieuvres et céphalopodes y sont triés sur le volet, changent de couleur, de sexe, ou possèdent l'intelligence de dauphins. On n'y offre guère de poissons rouges ni de laveurs de vitres. Quelques amphibiens hors de prix, quand même, sont proposés derrière les aquariums surpeuplés de calmars en manque d'oxygène. Maude venait régulièrement y perdre son temps.

Elle déambulait entre les bocaux de larves et les sacs de flocons pour poissons. Elle recensait les crustacés, examinait les némerthes ; s'attardait enfin devant les méduses et les cnidaires aux modes de propulsion variés – contrairement à leur venimosité – qui peuplaient le fond de la boutique. La pièce où ceux-là étaient exposés baignait dans une pénombre bleutée gommant l'imperfection des visages. Un silence pélagique régnait. Maude pouvait y passer une bonne heure, muette, fascinée d'un mollusque à l'autre.

Une fois cependant, après avoir examiné le déplacement hoqueteux de sépioles bourgogne, Maude se permit une confidence : elle visitait Poulpe afin

d'admirer les seuls animaux sur lesquels elle ne travaillait jamais. Elle avait en effet libéré des escargots transparents, un ours Kermode, une tortue, même, répondant au nom de Joris-Karl, mais dans le domaine aquatique, vraiment, les enquêtes étaient rares.

Les méduses, par exemple, se volaient mal ; les malfrats n'avaient aucune expertise là-dedans, en tout cas la manutention des aquariums était chiante. Il fallait savoir garder le bon pH pendant la séquestration. Leur donner du foutu plancton ou du krill. Il y avait pourtant de l'argent à faire, de gros coups, car beaucoup de riches possédaient, dans leur salon, des « échantillons de mer » où se concentraient mille raretés.

Maude, pour illustrer son propos, se dirigea brusquement vers l'allée des amphibiens et s'arrêta devant un vivarium à demi rempli d'algues. Sur un nénuphar planté dans un tas de boue, une contrefaçon de salamandre avec des tentacules pourpres sur la tête semblait respirer aussi mal qu'un asthmatique. Un axolotl, dit Maude. Ils ne vivent qu'ici, dans le lac Texcoco. Ils vont disparaître.

Maude dévoila son fantasme : une enquête impliquant le vol d'une semblable bestiole, de préférence leucistique, pour le prestige. Une somme astronomique serait perçue, elle jouirait d'une notoriété corollaire dans son domaine. L'achat d'un condo serait à portée de main, et elle pourrait flemmarder pendant des années, donner des conférences ici et là sur sa traque de l'amphibien-Graal, faire quelques congrès, dormir. Maude se tut.

Elle fixa l'axolotl qui la fixa.

Elle brûlait de convoitise, le scrutait intensément comme une sainte sa vision. Cela devint troublant. Puis, elle tourna les talons et se dirigea vers la sortie. Ça ne change rien, dit-elle. Vous regardez l'axolotl, l'axolotl vous regarde.

Rien ne change.



Poulpe cache en ses profondeurs une vie secrète : le sous-sol de l'animalerie se transforme en poissonnerie illégale tous les samedis. Des fileteurs payés au noir y appréhendent des gymnophiones trop âgés, des oursins aux appendices mortels, des tentacules de décapodes invendus que l'on sert ensuite sur des tables de plastique pliantes, dans des assiettes en carton, et dont la préparation chez soi relèverait de l'inconscience. La clientèle, fortunée, ne manque pas d'apporter son vin. Les demandes spéciales fusent, venant de gastronomes aventureux ou de malacologues dévoyés, que le propriétaire, considérant ses approvisionnements précaires, doit périodiquement refuser.

Maude, au courant du recel, dénonça naguère la situation aux autorités, qui effectuèrent une inspection minimale des lieux. L'inspecteur, après y avoir salué un conseiller municipal déjeunant d'une seiche au chile serrano en compagnie d'une femme plus jeune que son épouse, ne releva que des peccadilles et repartit

en jugeant le tout conforme. Maude apprit plus tard que beaucoup connaissaient Poulpe, et ce qu'il y avait sous Poulpe, et ce qu'il y avait à savoir sur Poulpe. Ces connaisseurs étaient souvent puissants. Maude considéra avoir fourni sa part d'efforts et évita l'endroit pendant quelques mois, juste au cas.

★

C'est dans le sous-sol de Poulpe que son ex-belle-mère donna rendez-vous à Maude un samedi après-midi. Hermenegilda Muñoz Sezati y appréciait l'ortiguilla et la clientèle parmi laquelle dénicherait-on peut-être un jour son second mari. Maude n'avait jamais vraiment entretenu de relation avec la mère de Jairo ; elle était venue les visiter dans Polanco trois fois afin, essentiellement, de magasiner au centre commercial Antara. Gilda passait d'abord au Teavana, où elle commandait une tisane fruitée kumquat-mamey avant de musarder chez Mango ou Bershka, chez Chanel où elle essayait tout et achetait un foulard. On s'échangeait pendant ce flânage des nouvelles importantes, son veuvage était vivable, les études de son fils lui semblaient fantasques, devait-elle le répéter. Il ne ferait rien de bon avec, et force est d'avouer, rétrospectivement, qu'elle avait raison.

Maude et Gilda ne s'étaient reparlées, après l'inter-nement de Jairo, que quelques minutes, au téléphone, par courtoisie. Puis, plus rien. Depuis un an, absolument rien.

Aussi Maude fut-elle surprise quand Gilda lui téléphona un matin d'octobre afin de l'inviter à dîner. Elle voulait parler, petit miracle ; or, l'incrédulité céda place à l'inquiétude lorsque Gilda prononça cette phrase :

— Vous pouvez m'aider.

« La cendre volcanique s'était transformée en boue grise. Cité sans soleil, rumina Maude. Elle rejoignit Poncho à la pulquería Gómez. Près de la porte, cinq enfants inhalaient le contenu d'un sac de vidanges. Lorsqu'ils virent Maude et ses mèches blondes débordant de sa casquette, ils lancèrent quelques commentaires orduriers. Le plus grand, qui avait les dents jaune jonquille, s'approcha d'elle et fit mine de renifler son derrière. Il n'y avait rien, semblait-il, de plus hilarant. »

Maude a quitté la Côte-Nord pour le Mexique à dix-huit ans. Après des études en criminologie, elle est devenue détective privée, spécialisée dans les affaires de disparition d'animaux domestiques. Quand son ex-belle-mère l'invite dans un restaurant chic, elle présume qu'on aura kidnappé son épagneul tibétain, mais la vérité est bien plus noire. Deux jeunes femmes de ménage ont été retrouvées pendues dans la cour d'un immeuble de luxe.

Voilà comment s'amorce l'implacable mécanique d'un « roman noir initiatique », plongée dans le Mexico des bas-fonds et de la haute, des artistes et des crapules, des monstres et des merveilles.

LOUIS CARMAIN est l'auteur des romans *Guano*, Prix littéraire des collégiens, et *Bunyip* (L'Hexagone, 2013 et 2014).

